

Les armes et les lettres

Contre Bush de Carlos Fuentes, traduit de l'espagnol (Mexique)
par Svetlana Doubin, Gallimard, 219 p.

Louis Hamelin

Number 206, January–February 2006

Le Mexique : une mémoire qui s'invente

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18175ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamelin, L. (2006). Les armes et les lettres / *Contre Bush* de Carlos Fuentes, traduit de l'espagnol (Mexique) par Svetlana Doubin, Gallimard, 219 p. *Spirale*, (206), 39–40.

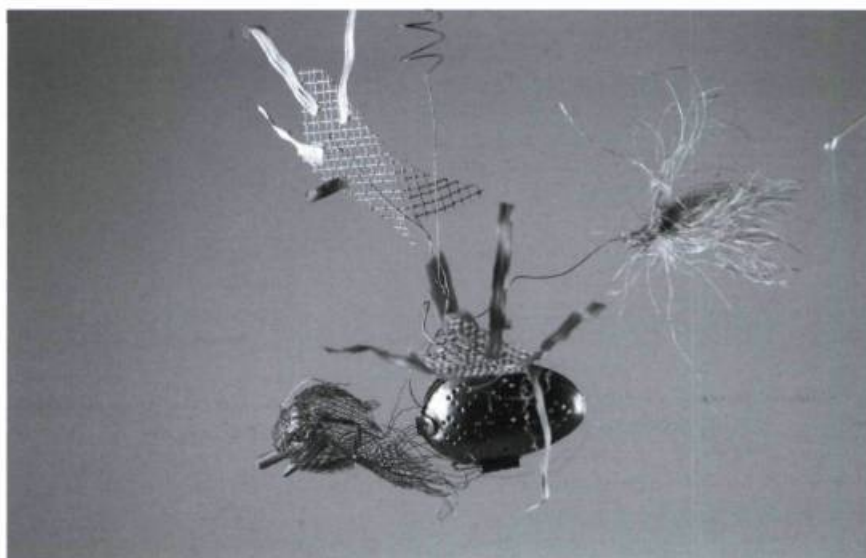
LES ARMES ET LES LETTRES

CONTRE BUSH de Carlos Fuentes

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Svetlana Doubin, Gallimard, 219 p.

LA RENCONTRE des civilisations aura décidément été le grand thème de Carlos Fuentes, cet immense romancier mexicain qui, depuis près d'un demi-siècle, n'a eu de cesse d'analyser les rapports qu'entretient le monde hispano-américain avec sa propre histoire comme avec celle des autres nations et cultures qui se partagent la surface du globe. Dans *Terra nostra*, maître ouvrage où se télescopent les époques, les continents et les monarques, chaque civilisation devenant le *miroir enfoui* de celle qui lui succède, comme dans une œuvre mineure telle que *Le borgne est roi* (récemment rééditée chez Gallimard), qui met en scène un couple décalquant celui jadis formé par Hernán Cortés et la Malinche, l'ambivalente figure du conquistador, porteuse de destruction et fécondatrice de races nouvelles, vient hanter une création nourrie par l'érudition, le cosmopolitisme et un travail de réflexion qui découvre ici et là ses propres zones d'ambivalence.

Dans *Contre Bush*, recueil d'articles écrits entre 2000 et 2004, et dont la publication sous forme d'essai dès l'automne suivant répondait à une évidente intention politique, le clan pétro-militaire du Texas a remplacé les conquistadores en armure, la soif de l'or noir celle du métal jaune maudit. Quant au constat que suggère à l'auteur et fils de diplomate les nombreuses et fascinantes dérives de l'administration Bush Jr., il ne diffère guère de celui d'un Dominique de Villepin s'adressant à l'assemblée générale de l'ONU, ou des observations émises à la même époque par n'importe quel militant venu de la zone floue qui s'étend du centre à la gauche du spectre politique européen : « le besoin de restaurer un ordre juridique international, multilatéral, dans lequel on puisse avoir confiance, œuvrant à la résolution des conflits politiques à travers la négociation diplomatique et à celle des conflits sociaux en faisant jouer la solidarité mondiale ». Louable programme, certes. Permettez-moi de continuer sur ma lancée et de citer un passage presque entier de l'introduction de Fuentes : « *Le fait d'exalter le "choc des civilisations" favorise de violents fondamentalismes d'un côté comme de l'autre, nous fait oublier que nous sommes nés de rencontres de civilisations, qu'il est de notre devoir de respecter les différences et d'additionner les ressemblances des grandes cultures de l'humani-*



nité. [...] Le terrorisme ne prend pas uniquement sa source dans le fondamentalisme religieux, mais également dans la misère, l'oppression et la perception — en partie déformée et en partie juste — que le faible peut avoir du fort. [...] Le président Bill Clinton l'a dit on ne peut plus clairement : "On ne peut vaincre la terreur si l'on n'a pas réglé au préalable la manière de gouverner un monde interdépendant." » Cet extrait me semble contenir trois idées principales qui prêtent à discussion.

Des rencontres ?

« *Nous sommes nés de rencontres de civilisations* » : est-ce vraiment le cas ? Rencontres, je veux bien. Mais dans le respect des différences ? Dans l'addition des ressemblances ? L'écrivain mexicain semble oublier que le peuple dont il est issu est né de l'écrasement militaire de l'antique et fabuleuse cité de Tenochtitlán, sur les ruines de laquelle il s'est ensuite lentement édifié en une addition historique de différences, mais non toujours dans leur respect, comme est venu le rappeler, ces dernières années, la *Loi sur les indigènes* concoctée pour calmer le jeu zapatiste et rendue insignifiante à force d'amende-

ments. Plus près de nous, il faudra une guerre de Sept Ans et une bataille d'environ quinze minutes pour faire se rencontrer deux grandes civilisations en terre d'Amérique. De ces deux conquêtes ont résulté, ici une nation américanisée parlant français ; là-bas une nation indianisée parlant espagnol. Culturel ou génétique, le métissage, à travers l'histoire, est rarement le fruit d'un événement pacifique. Il fallut que les légions romaines soumettent la Judée à la pointe du javelot pour que le christianisme s'infilte ensuite jusqu'au cœur de l'Empire. Et la présente hispanisation des médias américains dont s'amuse Fuentes, assis devant sa télé le soir des élections (la Californie et le Texas, douce vengeance, devenus respectivement *The Big Enchilada* et *The Hot Tamal* dans la bouche des commentateurs gringos), n'est elle-même que le lointain contrecoup d'une guerre d'expansion et d'agression impérialiste qui vit le Mexique être amputé d'une bonne moitié de son territoire.

Lorsque les intérêts tant commerciaux que humains et militaires convergent ou s'équilibrent, imaginer la fusion harmonieuse de deux peuples est possible. Reste à poser la question de la viabilité historique d'un tel produit. Le

seul exemple qui me vienne à l'esprit est celui des Français d'Amérique prêts à troquer leurs atours civilisés contre une aventure sauvage. La nation métisse qui vit alors le jour n'eut pas à attendre trop longtemps pour se voir mise hors la loi, puis écrasée on ne peut plus militairement par les soldats du général Middleton. Il faut savoir regarder la vérité en face : nous sommes nés de guerres et venons d'une longue suite de conflits.

Les sources du terrorisme

« *Le terrorisme ne prend pas uniquement sa source dans le fondamentalisme religieux, mais aussi dans la misère et l'oppression...* » Alors pourquoi l'Afrique noire ne fournit-elle pas les plus importants contingents de terroristes internationaux? Le poncif qui affirme que la pauvreté et l'inégalité engendrent le terrorisme restait sans doute vrai à l'époque des guérillas marxistes que durent affronter, dans leurs chasses gardées d'Amérique latine et d'ailleurs, les prédécesseurs de George W. Bush. Devant la nouvelle vague de terrorisme mondial d'inspiration islamiste, et particulièrement depuis le onze septembre 2001, ce cliché repris à l'envi sert de prêt-à-porter de la bonne conscience aux pontifes intellectuels de gauche et de droite (modérée). Difficile, en effet, de s'opposer à l'avènement postléniniste de la justice sociale universelle, même (ou surtout) si cette ultime utopie doit revêtir les oripeaux du Marché. Fuentes aborde ce thème quand, citant Carlos Slim, « *l'homme d'affaires le plus influent* » du Mexique, il parle du besoin « *besoin, pour une économie américaine qui consomme beaucoup et épargne peu, de disposer de marchés latino-américains capables d'absorber [son] excédent de production, [ce qui] implique un financement à long terme des pays latino-américains* ». Conclusion : « *les États-Unis ont besoin d'un marché mexicain (et latino-américain) toujours plus prospère [...]* ».

Et ce qui vaut pour l'Amérique latine doit pouvoir s'appliquer au monde entier. Fascinante remontée aux sources mêmes de l'impérialisme yankee, dont le moteur premier, rappelle l'historien Howard Zinn dans *Le xx^e siècle américain*, fut, tout autant que le pillage des ressources naturelles et l'exploitation d'une main-d'œuvre accommodante, le développement de marchés destinés à accueillir l'excédent de la production nationale. Et si ce résultat peut aujourd'hui être atteint par des moyens pacifiques, plutôt que, comme dans la Chine des Boxers, par le massacre systématique des mauvais consommateurs, alors pourquoi pas? Commençons par étendre la démocratie libérale aux derniers replis de la planète et vous verrez les enturbannés renoncer à leurs ceintures d'explosifs et se mettre à porter des *Levi's*, comme tout le monde. Fin de l'histoire.

Mais justement, les choses ne se déroulent pas d'une manière pacifique et rassurante. Si

les terroristes d'Al-Qaïda étaient en lutte contre les conditions d'existence misérables et/ou l'oppression que subit le peuple arabe, ils s'en prendraient en premier lieu aux dirigeants des pays concernés. Or, ils s'attaquent quasi exclusivement aux intérêts des puissances occidentales dans le monde. Nous avons affaire, ici, à une guerre idéologique, à un affrontement impitoyable entre deux systèmes qu'oppose un antagonisme tout aussi radical que celui qui, au cours du xx^e siècle, a dressé l'un contre l'autre le fascisme et le communisme. Nous assistons, pour paraphraser le beau titre d'un livre de Le Clézio (*Le rêve mexicain, ou la pensée interrompue*) à une guerre entre deux pensées. Impossible de croire que les républicains espagnols auraient pu apaiser Franco au moyen de quelques concessions territoriales. On ne traite pas avec l'absolu. Et tous les coups sont permis. Aux oubliettes, la Convention de Genève! La fameuse guerre du tandem Bush-Cheney contre le terrorisme n'est, en ce sens, que la première guerre civile de l'ère globale.

Erreurs de perspective

Prenons enfin l'assertion de Fuentes qui fait référence à l'opinion du président Clinton voulant que la victoire sur la terreur ne puisse advenir que si on a « *réglé au préalable la manière de gouverner un monde interdépendant* ». Issu d'une famille patricienne, Carlos Fuentes incarne avec éclat la traditionnelle ambivalence qui caractérise les rapports du Mexique avec son puissant voisin du nord, cet compréhensible mélange de méfiance et d'envie. Ainsi, le catalogue d'horreurs du régime Bush fait bon ménage avec l'éloge soutenu de la présidence de Clinton. Mais si les occasionnels sursauts de vanité que lui cause, au fil des pages, son amitié avec l'ancien président démocrate sont pardonnables, l'erreur politique dans laquelle le fait verser cette même amitié (et le souvenir, entre autres, des invitations à dîner à la Maison Blanche en compagnie de García Márquez) paraît, elle, moins excusable. Ainsi, son enthousiasme lui fait attribuer la prospérité des années Clinton à la décision du président d'imposer les revenus les plus élevés en 1993. « *De cette décision politique*, écrit Fuentes, *découle tout le reste.* » Va pour l'excédent budgétaire de 5 trillions... Mais les 22 millions d'emplois créés, les achats de logements en hausse de 70 %? Étant donné qu'on voit mal, même sous les démocrates, comment un État si peu interventionniste pourrait à lui seul relancer l'économie, et faute d'explications supplémentaires, il faut comprendre que l'écrivain mexicain connaît des lois économiques que le commun des mortels ignore.

Bien sûr, comparé à la droite religieuse actuellement au pouvoir, Clinton fait figure d'ange tombé du ciel. Un ange dont le second

mandat porte la marque d'un important virage à droite (qualifié de *recentrage* en cette patrie de l'euphémisme politique). Et un champion du multilatéralisme dont la diplomatie étrangère se traduit elle aussi par quelques petits envois de bombardiers dans les zones à problèmes. Lorsque Fuentes évoque l'intervention militaire au Kosovo, il rapporte sans la démentir l'explication voulant que « *l'intérêt caché [de l'opération ait] été d'assurer à l'Occident une ligne directe d'approvisionnement en pétrole jusqu'au Caucase et aux fabuleuses ressources de la mer Caspienne* ». Autrement dit, Clinton serait coupable du même crime que George W. Bush : mentir au peuple en se cachant derrière une intervention humanitaire (empêcher un génocide, dégommer un tyran) pour faire main basse sur des réserves pétrolières. Sauf que lui s'en tire sans un reproche... Et quand Fuentes écrit que « *Bush est l'envers de la médaille de Clinton* », il est victime d'une sérieuse erreur de perspective qui lui fait oublier que la gauche organisée se trouve encore très loin du pouvoir aux États-Unis. Et puis, même un homme de gauche, quand la force est avec lui, aura parfois tendance à se comporter bizarrement (voir le cas de Tony Blair). Démocrate impérialiste? « *Ça fixe la préséance* », écrivait Jacques Ferron à propos des communistes français qui casaient du moricaud en Algérie et des démocrates de la gauche *canadian*, partisans de l'autodétermination des peuples, mais pas dans leur cour.

On attend d'un grand écrivain qu'il évalue la réalité à l'aune du langage. Là se trouve son élément. « *Qu'y a-t-il dans un nom?* », demande Fuentes après Shakespeare, avant de nous offrir une brève étude comparée des mensonges des administrations stalinienne, hitlérienne et américaine. Et que dire de cette belle trouvaille : « *autocratie collective* », pour décrire l'état actuel de la démocratie étatsunienne? « *Si nous devons vivre en ce monde*, écrit-il, *il nous faudra préserver la créativité langagière qui n'enferme jamais un nom ou un mot dans une prison autoritaire.* » Et Fuentes de citer, à l'appui de cette affirmation, l'œuvre fondatrice de la tradition littéraire hispanophone, mais aussi de tout le roman moderne : *Don Quichotte*, « *ce souffle de liberté nominative qui pulvérise tous les dogmes et les certitudes absolues.* »

C'est vrai. Et où trouver une meilleure illustration des étranges pouvoirs de la littérature que dans ce livre écrit par un vieux soldat déguisé en chroniqueur arabe, survivant manchot d'une autre guerre contre l'Infidèle, et dont un des passages les plus célèbres oppose le métier des lettres à celui des armes, pour conclure en faveur de ce dernier? Don Quichotte le croisé, le doux rêveur, le fou conquérant, né de la guerre et du conflit, devenu le héros d'une histoire qui nous dépasse.

Louis Hamelin